

Le poirier d'Armandine

(ou la légende « revisitée » du poirier aux 7 poires d'or, emblème de Fleury)

Il n'y a pas si longtemps, à l'époque où les tracteurs n'avaient pas encore remplacé les chevaux dans les vignes, dans la commune de Pérignan, vivait Armandine, une femme toute maigre, aux cheveux blancs et à la figure ridée, toujours vêtue de noir... et qui semblait vieille comme le monde.

Elle vivait dans sa petite maison sans aucun confort à la sortie du village, sur la route de « Marmorières »... Une pièce avec une cheminée pour faire la cuisine et pour manger, une autre avec une paillasse pour dormir et un petit réduit pour mettre le bois et les provisions, voilà son château...

A côté de la maison, il y avait un bout de jardin d'une centaine de mètres carrés où elle faisait pousser selon la saison quelques plans de tomates, deux ou trois rangées de fèves et une vingtaine de salades sucrines.

Au fond du jardin, un poulailler avec trois poules, une cage pour cinq ou six lapins et un cabanon où deux chèvres cornues pouvaient se mettre à l'abri de la pluie...

Ces deux chèvres, Armandine les menait hiver comme été pâturer sur les talus des vignes ou dans les prés de l'étang... et les braves bêtes lui donnaient le lait que la vieille buvait chaque matin.

Le mari d'Armandine était mort depuis longtemps dans un accident. Il avait voulu arrêter un cheval qui s'était emballé et la charrette lui était passée dessus.

Depuis, Armandine vivait toute seule avec pour seule compagnie un chien noir comme elle, au poil dru et à la barbe hérissée, qu'elle appelait Farou.

Armandine ne se plaignait pas de son sort. Elle se contentait de peu et la nature lui donnait à volonté salades sauvages, escargots de toutes sortes, asperges sauvages, poireaux des vignes, amandes, figes et raisins à foison.

Jamais elle ne revenait de ses promenades dans la campagne avec ses chèvres et son chien sans rapporter dans son panier de quoi subsister.

Pour si maigre qu'elle soit, Armandine était toute en nerf. Parfois, elle portait sur son épaule un gros fagot de branches de genévrier ou d'amandier qui lui feraient une flambée dans la cheminée avant d'aller au lit à la saison d'hiver. Elle pliait sous le poids du fagot, mais tant bien que mal, elle arrivait finalement le porter

jusqu'à la maison.

Il arrivait parfois qu'un laboureur, en rentrant au village à la fin de la journée, lui prenne le fagot sur la charrette et le lui dépose devant la porte de sa petite maison. Armandine, qui n'aimait rien devoir à personne, lui disait alors :

« Tu diras à ta femme de passer demain matin à la maison. Je lui donnerai une cruche de lait de mes chèvres pour tes enfants. »

Armandine était comme ça : simple, solitaire et envieuse de rien.

Ce qu'elle appréciait le plus, c'étaient les poires... Il faut dire qu'en ce temps-là, les vigneronns avaient pour habitude de greffer des poiriers sur les rejetons d'amandiers sauvages qui poussaient sur les talus des vignes. Ces poiriers donnaient de petites poires dures comme des cailloux qui n'étaient pas trop bonnes à manger crues. Mais si vous les faisiez cuire dans un vin sucré, elle donnait un dessert si bon que le roi lui-même s'en serait léché les lèvres.

Armandine possédait un poirier à elle, que son mari, avant de mourir, avait planté au coin du jardin, tout près de la maison. A la période des vendanges, ce poirier donnait des poires jaunes comme l'or, juteuses et goûteuses, qui vous laissaient dans la bouche un arrière-goût de Paradis. Ces poires étaient la seule gourmandise d'Armandine.

Le temps passa et dans le village, les mentalités changèrent. De jeunes désœuvrés vinrent rôder autour de la mesure et du jardin d'Armandine et à mesure que les poires mûrissaient, quand ils la voyaient partir avec ses chèvres dans la campagne, ils sautaient la haie et les lui volaient.

Quand elle s'en aperçut, Armandine eut l'idée de laisser son chien, Farou, attaché au pied du poirier pour garder les poires. Mais le pauvre animal se désolait de voir partir sa patronne et de rester tout seul... et il hurlait à la mort des heures entières.

Cela ne pouvait plus durer.

Armandine s'en plaignit à l'appariteur, un homme qui avait pour métier de faire monter à la mairie les voleurs de cerises. Celui-ci avait bien une idée des jeunes qui pouvaient faire le coup, mais il fallait les prendre sur le fait et ce n'était pas facile...

Alors, l'appariteur se creusa la cervelle et mit en route un plan de bataille.

Il alla trouver son frère, Théodore, qui était le cordonnier du village. Il n'y en avait pas deux comme Théodore pour vous réparer une paire de chaussures dont la semelle commençait à bâiller. Il se servait pour cela d'une excellente colle... et une fois arrangés, des souliers que l'on pensait bons pour la poubelle, vous faisaient encore la saison de chasse !

L'appariteur demanda à son frère de lui vendre un kilo de cette colle, que la mairie lui paierait... et sans rien dire à personne, un jeudi, au moment du dîner, il alla en enduire le tronc et les branches maîtresses du poirier d'Armandine.

Comme chaque jour, vers les deux heures, après avoir mangé, Armandine partit mener ses chèvres pâturer.

Elle avait à peine tourné au coin du chemin du moulin que quatre jeunes effrontés vinrent rôder autour de son jardin. Par un trou de la haie, ils guettaient le poirier et ils comptèrent les poires. Il en restait encore sept, jaunes comme de l'or, qui étaient devenues toutes mûres en même temps.

« - Ce serait bien dommage de les laisser à cette vieille corneille, dit l'un.
- Elle a bien fait de nous les garder, fit un autre. J'ai une soif qui « m'escane » et mon père me dit toujours qu'il faut garder une poire pour la soif.
- Au pillage ! » commanda l'aîné.

A cet ordre, ils sautèrent tous les quatre la haie. Le plus hardi des quatre monta à l'arbre le premier. Le plus sot de la troupe le suivit.

« Nous resterons au pied du poirier pour récupérer les poires que vous nous jetterez. Il serait dommage qu'elle s'écrasent sur le sol », dirent les deux autres.

Le premier grimpeur allait étirer le bras pour cueillir la poire la plus basse quand il se sentit encollé au poirier sans pouvoir s'en détacher.

« Mince ! Que m'arrive-t-il ? Cet arbre est ensorcelé ! Aide-moi à me sortir de là ! » dit-il à celui qui le suivait de près.

Le sot essaya de tirer son ami par la cheville, mais il se sentit à son tour prisonnier de la branche où il s'était accroché. Épouvantés, ceux qui étaient restés en bas détalèrent jusqu'à leur maison.

Quand elle revint de la campagne, c'est ainsi qu'Armandine les trouva, encollés au poirier par les mains, les bras, les cuisses et les mollets.

Pendant que Farou sautait en l'air pour essayer de leur mordre les fesses, le plus sot des deux voleurs dit à Armandine :

« -Allez chercher mon père... Qu'il vienne scier le poirier pour nous faire descendre et nous tirer d'ici !

- Scier mon poirier ? Il ne manquerait plus que ça ! dit la pauvre vieille. J'aime mieux vous y laisser sécher sur place une paire de mois ! Peut-être qu'au bout de ce temps, vous finirez par tomber tout seuls comme des figues trop mûres ! »

Et elle les laissa comme ça jusqu'à l'heure du repas.

L'appariteur, qui passa à ce moment-là pour voir si le piège avait fonctionné, reconnut sans peine les deux voleurs de poires. Il leur fit la morale, disant que c'était une honte - que dis-je une honte ! Un des pires crimes ! - de voler des poires à une pauvre vieille !- et que cela méritait au moins qu'ils soient placés pendant trois ans dans une maison de correction ! »

Il alla chercher les parents des deux enfants qui eurent bien du mal à les décrocher. Il fallut de l'eau chaude, du savon pour y arriver... et la peau des bras et des cuisses sauta à plus d'un endroit. Les jeunes pleuraient. Ils avaient tout juste posé le pied par terre que pour les consoler, les deux pères quittèrent la ceinture et leur firent danser la danse de l'ours sans musique !

Les deux voleurs promirent de ne pas recommencer et les choses en restèrent là.

Armandine put cueillir les sept poires et les manger pour dessert, une pour chaque jour de la semaine... et l'année d'après, aucun jeune ne vint dans son jardin pour les lui voler.

Bien du temps est passé depuis cette affaire.

Armandine et Farou sont devenus bien vieux tous les deux et il arriva un jour qu'on ne les vit plus dans le village. Les mémés disent qu'Armandine est partie dans un pays où les poires et aussi les cerises ne lui sont pas comptées et qu'elle a emmené son chien avec elle.

A la sortie du village, sa maison tombe en ruine chaque jour un peu plus et le jardin est devenu une grande broussaille.

Menacé par les ronces, le poirier, lui, est toujours là. Il lève avec peine jusqu'au ciel ses branches tordues et il semble qu'il va mourir bientôt.

Pourtant, au bout de ces branches, le printemps fait pousser chaque année quelques feuilles et naître quelques fleurs... et chaque automne, le poirier trouve

encore la force de faire mûrir sept poires, sept poires jaunes comme de l'or, une pour chaque jour de la semaine.

Les gens qui passent devant les admirent, mais l'idée est restée qu'il ne faut pas les cueillir, que cela porterait malheur !

Elles ne sont pas perdues pour tout le monde et elles sont devenues le dessert des oiseaux du village qui viennent les béqueter et qui montent très haut dans le ciel en emportant la béquée.

Ma grand-mère me conta qu'ils font cela sur l'ordre de Notre Seigneur pour porter le goût de ses poires à Armandine, qui nous regarde de là-haut, où elle est assise à côté de Dieu le père au Paradis.

Elle n'est pas menteuse, ma grand-mère, mais cela, je ne sais pas si je peux le croire...

Texte écrit en occitan par Guytou.

La traduction en français est de Laurent Grotti, de Gruissan, que nous remercions.